

Anatomie d'un lustre

Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, Tome IX, 1991-1995 d'Aurélien Boivin (dir.)

Marcel Olscamp

Number 272, Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93933ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Olscamp, M. (2020). Review of [Anatomie d'un lustre / *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, Tome IX, 1991-1995* d'Aurélien Boivin (dir.)]. *Spirale*, (272), 102–104.

ANATOMIE D'UN LUSTRE

DICTIONNAIRE
DES ŒUVRES
LITTÉRAIRES
DU QUÉBEC,
TOME IX,
1991-1995

AURÉLIEN BOIVIN (DIR.)
Fides, 2018, 1042 p.



Le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (DOLQ)*, dont voici la neuvième livraison (1991-1995), fait partie du paysage institutionnel québécois depuis la fin des années 1970. Il arrive parfois qu'on mette en doute la pertinence des travaux de cette envergure qui, dit-on, ont tendance à niveler ce qui ne devrait pas l'être, ou à monter en épingle des ouvrages qui n'en valent pas toujours la peine. Témoin ce commentaire d'Isabelle Daunais (*Le roman sans aventure*, 2015), sous lequel on croit deviner une imperceptible ironie à l'endroit de ce type d'enquêtes totalisantes : « *Favorisée par le développement des universités, [...] l'étude professionnelle de la littérature québécoise devenait le moyen par lequel il était possible, même en l'absence de chefs-d'œuvre, de faire de cette littérature une littérature égale aux autres [...]. Sous le pouvoir égalisateur du travail [...] de recherche, la littérature québécoise n'avait plus à dépendre de la survenue d'une quelconque œuvre grandiose pour se comparer aux autres.* »

Ce constat mérite à tout le moins réflexion, même si le syntagme « *en l'absence de chefs-d'œuvre* » reste un peu en travers de la gorge. Il fut un temps, en effet, où la recherche en littérature québécoise se signalait d'abord par la mise sur pied prioritaire de grandes entreprises de synthèse – dictionnaires, encyclopédies, éditions critiques –, à une époque où ces outils de base manquaient cruellement aux chercheurs. Bien sûr, chaque volume du *Dictionnaire des œuvres* est toujours d'une grande utilité, ne serait-ce que par son caractère informatif et documentaire. À preuve : les huit premiers tomes du *DOLQ* ont été entièrement numérisés et peuvent facilement être consultés en ligne sur le site de Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

Cependant, la publication à intervalles plus ou moins réguliers de ces forts volumes mobilise énormément d'énergies. Qui plus est, le contexte universitaire n'est plus le même : mener à terme, aujourd'hui, une pareille aventure éditoriale, qui met à profit les talents de 250 collaborateurs et collaboratrices, relève à bien des égards de la prouesse. L'équipe de rédaction de ce neuvième *Dictionnaire des œuvres* ne fait pas mystère

VINGT-CINQ ANS APRÈS, BEAUCOUP DES ACTEURS INSTITUTIONNELS DU *DICTIONNAIRE 1991-1995* SONT TOUJOURS PARMIS NOUS ; LES ENJEUX SONT ENCORE VIVACES, LES QUESTIONS QUI NOUS INTERPELLENT AUJOURD'HUI TROUVENT LEURS RACINES DURANT CETTE PÉRIODE : SI BIEN QU'ON A PAR MOMENTS L'IMPRESSION TRÈS NETTE DE LIRE UNE « CHRONIQUE ».

des problèmes qu'elle a rencontrés, qui sont clairement exposés dans un « Avertissement » préalable. On y apprend que de nombreuses difficultés logistiques sont survenues en cours de route : certains auteurs de notices, « *en raison d'une surcharge de travail dans leur secteur d'activité, ont mis plus de temps que nous l'avions espéré avant de produire leurs textes* », se désolent les responsables. « *D'autres se sont tout simplement désistés, souvent à la dernière minute, nous privant de leurs connaissances, mais aussi retardant notre travail et bousculant ainsi nos échéances.* » Cette gestion difficile, ces nombreux raccords imprévus ont laissé des traces, par exemple à travers les coquilles et les erreurs de mise en page qu'on rencontre ici et là.

LA MIGRATION VERS L'ESSAI

De loin en loin, donc, paraît un tome du *DOLQ* qui couvre cinq années successives. Celui-ci, préparé sous la direction d'Aurélien Boivin (avec la collaboration de Mylène Bédard, Hervé Guay, Jonathan Livernois et Jacques Paquin), renseigne presque autant sur le monde actuel que sur les années 1990-1995, chaque publication permettant de mesurer les fluctuations « du » littéraire durant l'époque concernée « et » au moment de sa conception. On ne sera pas surpris d'apprendre, par exemple, que le genre romanesque, ici comme ailleurs, occupe aujourd'hui presque autant d'espace que toute « la » littérature : il bénéficie en effet de 27 pages de présentation, contre huit pour la poésie, six pour le théâtre et trois pour l'essai. D'autre part, avec l'explosion éditoriale que connaît le Québec, le choix des livres qui font l'objet d'une entrée au dictionnaire devient de plus en plus sélectif, et les « *principes d'exclusion* » ont dû être revus. Heureusement, ce *DOLQ* n° 9, comme les précédents, est pourvu en annexe d'une imposante « Bibliographie générale », qui répertorie la totalité des « *œuvres littéraires québécoises parues entre 1991 et 1995 inclusivement* », permettant ainsi au lecteur de départager les ouvrages qui ont été retenus pour analyse et ceux qui ne l'ont pas été.

Vingt-cinq ans après, beaucoup des acteurs institutionnels du *Dictionnaire 1991-1995* sont toujours parmi nous ; les enjeux sont encore vivaces, les questions qui nous interpellent aujourd'hui trouvent leurs racines durant cette période : si bien qu'on a par moments l'impression très nette de lire une « chronique ». On peut dès lors être tenté de faire une lecture « ludique » du *DOLQ*, sautant deçà, delà, d'un article à l'autre.

Le strict ordre alphabétique se trouve à l'occasion interrompu par des articles plus longs qui sont consacrés à des thèmes généraux. Le théâtre semble jouir d'un statut spécial puisque les troupes et leurs productions annuelles sont répertoriées dans le cadre de rubriques comme « Théâtre d'été », « Théâtre en région » ou « Théâtre jeunes publics ». On se demande pourquoi les nombreux festivals de littérature, salons du livre ou symposiums de poésie n'ont pas fait l'objet de pareilles attentions ; après tout, la multiplication des activités « autour » du littéraire fait partie des phénomènes significatifs de cette demi-décennie. Par ailleurs, les œuvres d'un même auteur sont souvent regroupées en un seul article ; ainsi, les dix livres publiés par le poète Claude Beausoleil entre 1991 et 1995 sont abordés en une seule entrée (sur le plan de la productivité, le champion toutes catégories est cependant le Gaspésien Sylvain Rivière, auteur d'une quinzaine de pièces et de recueils parus en cinq ans). Cette tendance au « regroupement » peut être vue comme une heureuse migration du dictionnaire vers l'essai ; en tout cas, la consultation s'avère beaucoup plus vivante que si nous avions affaire à la simple juxtaposition de courts articles consacrés à des titres individuels.

RAPATRIER LES CLASSIQUES

Naturellement, la lecture d'un livre comme celui-ci est d'un intérêt variable ; la qualité des textes est liée à la plus ou moins grande habileté avec laquelle les rédacteurs ont su jouer avec les contraintes ingrates de « l'entrée de dictionnaire » (quelques mots sur le contexte général de l'œuvre, description et/ou résumé succinct, aperçu de la fortune critique). Ce souci d'uniformité est parfaitement légitime, mais il peut se révéler fastidieux dans le cadre d'un parcours continu. Heureusement, l'effet d'« aplatissage » du corpus, inévitable dans ce genre de répertoire à vocation encyclopédique, est compensé par l'effet de surprise engendré par la diversité des entrées et par le simple plaisir de voir l'histoire littéraire se tisser sous nos yeux : on y lit, en filigrane, l'épistémè d'une époque, ses aspirations, ses préoccupations, ses phobies.

Pour ceux et celles qui « y étaient », le *DOLQ* offre aussi l'occasion de se replonger dans les souvenirs de lecture : tiens, c'était l'année du retentissant *Nauffrage de l'université* (Michel Freitag) ; tiens, c'était aussi le temps des premiers romans de Sergio Kokis (ce qui nous rappelle au passage que les années 1990 étaient une période faste pour la notion

d'«écriture migrante»). C'est durant cette demi-décennie qu'a été publiée la grande synthèse de Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*. Entre 1991 et 1995, on assista bien évidemment à l'irruption soudaine du sida comme thème dans la littérature, avec *Les Jardins de Méru* de Denis Bélanger ou l'essai de Chantal Saint-Jarre précisément intitulé *Du sida*. On peut y constater la persistance et la consolidation de certains mythes littéraires : ainsi, durant ce bref intervalle d'un lustre, pas moins de trois études ont été publiées sur Saint-Denys Garneau (*L'enfant piégé*, *L'autre Saint-Denys Garneau* et *L'appel des mots*). Curieusement, Claude Gauvreau, décédé en 1971, refait surface parmi les auteurs « contemporains », à la faveur de la réédition de deux de ses titres. Dans un même ordre d'idées, on aurait tout aussi bien pu intégrer à ce volume du DOLQ les livres parus dans la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » pendant ce laps de temps : ceux d'Alain Grandbois, de Ringuet, d'Alfred DesRochers... La pratique de l'édition critique et de la textologie était alors en vogue dans les milieux universitaires ; cette intégration aurait permis de dessiner un portrait plus juste et plus complet du paysage littéraire et de ses différentes instances. Cela aurait aussi permis de prendre la mesure de la notion de « classique » telle qu'on la concevait il y a un quart de siècle.

TENIR LE PARI

Les années 1991-1995, c'est aussi une période où on assiste aux premiers pas de nouveaux auteurs promis à un brillant avenir (Patrick Senécal, Ying Chen, Lori Saint-Martin) alors que d'autres « vétérans » nous laissent une dernière œuvre (Josée Yvon, Pierre Vallières). Entre les deux : les écrivains dans la force de l'âge, les « coureurs de fond » à la production féconde et régulière : François Barcelo (trois livres), Dany Laferrière (quatre livres), Michel Tremblay (sept livres) et combien d'autres. Par ailleurs, ces cinq années nous ont laissé une impression de véhémence au cours de laquelle des polémistes aguerris se répondaient d'un livre à l'autre. Dans leur introduction à la section « essai », Jonathan Livernois et Mylène Bédard décrivent avec beaucoup de pertinence cette constellation d'ouvrages qui, à la veille du référendum de 1995, jettent un regard inattendu sur l'état des lieux au Québec. Au lieu de refléter directement les débats politiques, écrivent les deux présentateurs, « *[L]es choses sont plutôt prises en amont, et c'est la culture québécoise qui est vue sous différents angles par les essayistes* ». Avec *La génération lyrique* de François Ricard (qui lance le débat sur les *baby-boomers* avec le succès que l'on sait) et *L'amour du pauvre* de Jean Larose (sur l'indigence

supposée de la culture québécoise), c'est « *une sorte d'ironie ou de souveraineté littéraire, tout aussi – sinon plus – philosophique que politique* » qui s'installe. Cet état d'esprit, que Pierre Milot appelle le « *laroso-ricardisme* » (dans son essai *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes*) est aussi montré du doigt par Jacques Pelletier qui, avec *Les habits neufs de la droite culturelle*, dénonce « *la nostalgie de la culture d'ancien régime* ». Toutes ces polémiques et controverses trouvaient d'ailleurs leur chemin jusque dans les pages du magazine que vous tenez entre vos mains, qui représentait l'un des relais importants de ces débats.

Les ouvrages de synthèse comme celui-ci, de par leur ampleur même, prêtent flanc à la critique, et il est toujours facile de trouver à redire. Comme dans les volumes précédents, par exemple, les livres de certains écrivains acadiens et franco-ontariens ont été répertoriés ; il peut sembler naturel que des « pointures » comme Herménégilde Chiasson ou Jean Marc Dalpé, vu l'importance de leur œuvre dans le contexte de la francophonie nord-américaine, soient représentées. On est d'autant plus surpris de constater l'absence de Patrice Desbiens, qui publia pourtant, en 1995, un recueil décisif. Par ailleurs, le livre d'Esther Delisle, *Le Traître et le Juif*, qui créa une si vive commotion en 1992, n'a pas fait l'objet d'un article individuel, non plus que *Oh Canada! Oh Québec!* de Mordecai Richler (paru d'abord en anglais, il est vrai) et *Qui a peur de Mordecai Richler?* de Nadia Khouri. Peu importe les principes d'exclusion retenus, on peut s'étonner que ces brûlots, étant donné le rôle capital qu'ils ont joué dans les débats publics (et indépendamment de leurs qualités intrinsèques) n'aient pas été jugés dignes d'analyses particulières. Hâtons-nous cependant de dire que les enjeux de cette vive polémique sur l'« *antisémitisme canadien-français* » sont très bien mis en perspective dans l'introduction générale.

Cela dit, un dictionnaire reste un dictionnaire : il serait injuste de demander au DOLQ de jouer le rôle d'une monographie sur l'histoire littéraire. Sur le plan documentaire, cet ouvrage ambitieux remplit parfaitement sa tâche ; et pour peu qu'on veuille en faire un usage plus dynamique, il représente une sorte de « plus-value », une capsule temporelle pour ceux et celles qui, nombreux, rythment le monde à travers le souvenir de leurs lectures. Quant à la question des chefs-d'œuvre, soulevée par Isabelle Daunais, restons confiants : des lecteurs et lectrices à venir, que nous ne connaissons pas encore, sauront mieux que nous séparer le bon grain de l'ivraie.